

LA FABRIQUE DE L’AUTRE : L’ANTI-MÉRIDIONALITÉ AU XIX^E SIÈCLE

Céline Piot

(Université de Bordeaux, CEMMC)

« On connaît la nature impressionnable des Méridionaux [...]. Qu’on les encadre et qu’on les mène au plus fort du feu pour leur donner, sans retard, la chance de réparation à laquelle leur passé leur donne droit. »

C’est en ces termes que Georges Clemenceau dans *L’Homme Libre* du 25 août 1914, au plus fort de la retraite des troupes françaises en Lorraine notamment, emboîte le pas des accusations émises quelques jours plus tôt par le sénateur Gervais sur la défaillance des troupes du 15^e corps d’armée (originaire de Marseille, Antibes, Toulon) face au succès des armées allemandes. Il va sans dire que cette allégation trouve un large écho dans l’opinion française et dans les troupes combattantes durant la Grande Guerre : nombre de « Méridionaux » sont dénigrés du fait de leurs origines, alors même que le brassage des unités, rendu nécessaire par les hécatombes de 1914-1915, oblige les hommes venus de toute la France à vivre au quotidien dans les tranchées du front ouest.

Les propos de Clemenceau sur la couardise des Méridionaux s’inscrivent en réalité dans une logique de préjugés et de haines régionales, le conflit de 1914-1918 n’ayant finalement pas effacé les « petites patries » au profit de la grande. Aussi anecdotique soit-elle, l’adresse faite en avril 1912 à l’équipe de football-rugby de Toulouse, nouvellement championne de France, par l’adjoint Paul Feuga lors de la réception municipale dans la salle des Illustres du Capitole, et publiée dans le *Journal des Sports*, montre bien la prégnance mais également l’antériorité et l’ancienneté des ethnotypes¹ :

« Vous infligez le démenti à cet incorrigible préjugé qui refuse aux populations du Midi la hardiesse et l’énergie nécessaire en présence de la difficulté et de l’effort. Il faudra convenir, grâce à vous, qu’on nous a peut-être méconnus, que nous sommes autre chose que des conteurs de fabliaux et des mandolinistes. Notre passé le prouve amplement, mais il n’est pas indifférent qu’aux preuves trop oubliées on ajoute une preuve actuelle... »

¹ C’est-à-dire des discours stéréotypés qui attribuent à telle ou telle population des caractéristiques mentales ou physiques.

Pourtant, Clemenceau n’a pas toujours porté sur les Méridionaux le jugement si péjoratif qu’il a été amené à faire en 1914. Le 6 août 1894 par exemple, il loue au contraire dans *La Dépêche* leurs nombreuses qualités :

« L’homme du Midi est profondément remué de toutes les manifestations de la vie, il est épris de beauté, de vérité [...]. Moi, je viens de l’Ouest, ce qui est aussi la France, une France que l’on ne connaît pas assez au-dessous d’Angoulême. Nous comparerons nos sensations, nos sentiments, nos jugements, et nous communierons dans la grande patrie, moins gravement menacée aujourd’hui par les réactionnaires que par les incapables et les sots. »

Comment interpréter un tel revirement dans son jugement ? Est-il purement stratégique car, chroniqueur à *La Dépêche* de 1894 à 1906, il ne peut délibérément critiquer les Méridionaux, ce qu’il ne se prive pas de faire ensuite, influencé comme beaucoup par les stéréotypes qui couraient alors ? Est-il la conséquence des événements de 1907 dans le Midi viticole qui, lors de la Grande Guerre, résonnent encore dans l’esprit du Tigre ? Ou révèle-t-il que le pouvoir peut rendre prisonnier et que Clemenceau a été sincère, successivement ?

Quoi qu’il en soit, au cours du XIX^e siècle, le portrait stéréotypé du Méridional est double. Tout en ridiculisant souvent à l’excès le provincial du Sud, il peut souvent montrer un individu hâbleur, parfois excessif, mais sympathique, familier et sachant profiter de la vie ; qu’il s’agisse par exemple du Provençal fictif Tartarin ou du Gascon Armand Fallières, président de la République. Le Midi, cet espace culturel et politique aux contours somme toute plutôt flous², que découvrent les voyageurs romantiques, les Stendhal, Mérimée, Dumas, Hugo, etc. est un pays au climat brutal, aux habitants passionnés. La démesure des Méridionaux est ainsi fréquemment soulignée : à propos de la mélancolie d’Aigues-Mortes, Alexandre Dumas, dans *Nouvelles Impressions de voyage* (1841), se dit frappé par le contraste entre les Nîmois et les Aiguemortais, ces derniers étant dépourvus, selon lui, de « l’ardente vivacité des Méridionaux ». « Vif, prompt à la riposte et même à l’attaque, mais sans rancune, sans fiel » sont les « précieuses qualités [...] du Midi » que possède le bouillant député gersois Paul de Cassagnac d’après le journal *L’Avenir du Lot-et-Garonne* du 29 mai 1911. Ce cliché dure encore pendant le premier conflit mondial. Sous la plume du réserviste Charles Delvert, originaire de la capitale, si le « Parisien » est blagueur, le « Lorrain » patriotique et

² En effet, où commence et où s’arrête le Midi ? S’agit-il de l’espace de langue occitane ? Les différentes appréciations montrent, *in fine*, un Midi bien plastique...

courageux, le « Méridional » est forcément fainéant, voire aussi amusant. Mais le portrait peut être également beaucoup plus négatif dès lors que le domaine politique est abordé, d’autant que, par ses votes, le Midi se place du côté des extrêmes : ultra blanc dans le Massif central et la basse vallée du Rhône, ultra rouge dans les campagnes languedociennes ou provençales. Aussi, dans cette longue période où bien des « antis » s’épanouissent – antisémitisme, anti-protestantisme, anti-maçonnisme, anti-parlementarisme – l’anti-méridionalisme trouve-t-il sa place dans les haines françaises.

Par conséquent, le dénigrement des Méridionaux nous invite à considérer les clichés qui marquent le rapport à l’Autre : de quelle manière le Midi est-il pensé, à la fois par ceux qui s’y incluent mais aussi par ceux qui s’y réfèrent ? En quoi cette problématique de l’invention du Midi interroge-t-elle d’une part les identités aux prismes des ethnotypes et d’autre part la profondeur du sentiment national ? Comme l’indique Philippe Martel, c’est paradoxalement « au moment même où le chemin de fer rapproche physiquement Nord et Sud que le regard de Paris rétablit la distance en imposant l’image d’un Sud exotique inquiétant [...]»³. » Alors même que la III^e République se construit autour de l’idée d’unité nationale, et après le traumatisme de la défaite de 1870 qui voit le territoire amputé de deux provinces, il est intéressant d’analyser comment le Midi s’est inscrit dans le « roman national » en train de s’écrire. De la Gascogne de Cyrano de Bergerac au Midi provençal d’Alphonse Daudet puis de Marcel Pagnol, quelle a été la place de la « méridionalité » dans l’espace français ? La guerre, et la Grande Guerre en particulier, vient-elle adoucir ou, au contraire, réveiller les crispations identitaires des Méridionaux comme de ceux qui les stigmatisent ?

L’anti-méridionalisme constitue un parfait exemple du processus intellectuel de la fabrique de l’Autre, cet Autre qui, dès lors, devient « insularisé » culturellement : semblablement à l’île qui est perçue comme une terre naturellement sauvage et exotique, le Midi est violent et excessif. Qu’il soit rural ou insulaire, le genre de vie est nécessairement rétrograde.

Le Midi : la patrie de la passion

Une affaire de climat

³ Ph. Martel, « Le Félibrige », in P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoires*, Paris, Quarto Gallimard, 1997 [1^{re} éd : 1984], 3 vol., t. 3 : *Les France*, p. 3515-3552, principalement p. 3520.

Dans les débats qui agitent les intellectuels, apparaît la théorie des climats qui vient servir de cadre interprétatif d'apparence scientifique pour bâtir les ethnotypes. Ainsi, il existe pour chaque peuple un tempérament collectif surdéterminé par le milieu naturel dans lequel ce peuple évolue. Dès lors, naît un clivage entre les populations du Nord et celles du Sud. Ce contraste s'observe aussi bien à l'échelle de la planète qu'à celle de la France. Pour Charles de Bonstetten, dans *L'Homme du Midi et l'homme du Nord* publié en 1824 (p. 184) :

« Dans le Nord, la connaissance arrive à l'homme par la pensée, et dans le Midi par les choses. Dans le Midi, la civilisation avance plus vite et s'arrête plus vite ; dans le Nord, une civilisation plus lente, mais basée sur des principes, jouit de l'espèce d'infini que donnent les sciences et la Raison. »

C'est qu'au Sud, le climat favorise une vie facile, l'individu n'ayant qu'à regarder croître les fruits que mûrit le soleil... Il vit au jour le jour, ne se souciant que de ses besoins immédiats, d'autant que le Méridional réfléchit peu, ses sens suffisant à assurer son rapport au monde. Ses passions suppléent à sa raison. Pour l'historien Jules Michelet, dans son *Tableau de la France* (1832) : « Tout ce Midi, si beau, c'est néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines. »

Selon les cas, la vivacité des Méridionaux est une joie native opposée à la mélancolie des jeunes poitrinaires qui encombrant les salons parisiens, mais aussi source à la fois d'une grossièreté qui affleure vite sous le naturel et d'une violence qui permet d'expliquer les comportements du temps de la Révolution ou de la Terreur blanche. Dans *Voyages en France* (1837), Stendhal considère que, sans morale, « ces malheureux paysans du Midi [...] seraient des bêtes brutes ». Dans *Nouvelles Impressions de voyage* (1841), Alexandre Dumas dépeint le Midi comme « une terre chaude et altérée qui boit si vite le sang » dont les habitants ont une « nature demi-espagnole, demi-sarrasine ». Il voit le poète nîmois Jean Reboul sous « un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisants, des dents d'émail, des yeux magnifiques, de ces yeux indiens, veloutés et puissants, faits pour exprimer l'amour et la colère. » Le Méridional est peut-être un Français mais d'une drôle de façon – à demi-ibère ou italien..., d'autant qu'ils « parlent un français qui fait peine à entendre » rapporte Stendhal dans *Mémoires d'un touriste* (1838) lorsqu'il évoque les habitants de Montpellier.

Et quand le méridional est lui-même insulaire, il double les inconvénients ! L'historien Henri Hauser, élève de Vidal de La Blache, insiste sur l'inertie mentale du

peuple corse. Dans son étude sur l’île méditerranéenne datant de 1909, le sous-développement corse est présenté comme lié aux genres de vie, ceux-ci étant « profondément insulaires » puisque deux déterminations se conjuguent, celle liée à la montagne et celle liée à la clôture maritime. Les Corses sont « des montagnards qui ne voient la mer que de loin et que de haut. » La mentalité apparaît alors comme une sorte d’absolu, c’est-à-dire de fait qui ne peut évoluer que violemment. Mais les Corses peuvent changer de mentalité, à l’occasion d’une modification de leur organisation sociale et politique : s’ils cessent d’être pasteurs transhumants ou coureurs de maquis, s’ils quittent leurs refuges des montagnes pour habiter le littoral, ils doivent réussir à ne plus être repliés sur eux-mêmes. Dans son guide des régions corses (1927), avec un ton paternaliste et moralisateur, Raoul Blanchard, influencé par Hauser, témoigne d’une conception du monde opposant deux types de peuples, les avancés et les arriérés. Le terme de « tare » transforme l’insularité en pathologie, et en pathologie héréditaire :

« J’aime la Corse [...]. Aussi, n’ai-je pas songé à dissimuler les tares qui affligent ce beau pays. Elles sont dues à des causes dont la Corse n’est pas responsable. L’isolement insulaire, les agressions incessantes venues du dehors, qui ont éloigné l’homme des basses terres fertiles, l’ont rejeté en montagne, l’ont livré à la pauvreté et à la vendetta. Je crois fermement qu’on peut les extirper.⁴ »

L’accent mis sur l’isolement insulaire fournit une excuse à la population corse : la cause objective joue comme destin ; la cause historique (« les agressions incessantes » venant de la mer) renforce ce destin, le fige dans un genre de vie rude, rancunier, prompt à la violence.

Tous ces clichés simplistes – tantôt pittoresques, tantôt inquiétants – qui arrivent à survivre à la théorie des climats leur ayant donné naissance, révèlent que le Midi fait donc figure de périphérie peu fertile.

Le Midi est en retard

Se développe l’idée d’une difficulté méridionale à jouer efficacement le jeu du développement industriel. Dans ses *Mémoires d’un touriste*, Stendhal affirme que le Méridional n’a pas :

« le caractère âpre qu’il faut maintenant pour gagner et conserver de l’argent. [...] Un homme du Midi fait ce qui lui fait plaisir au moment même, et non pas ce qui est

⁴ R. Blanchard, *La Corse*, Grenoble, éditions J. Rey (coll. « Les beaux pays »), 1927.

prudent. Cet homme n’est pas fait pour la civilisation qui règne depuis 1830. »

En 1860, un inspecteur de la Banque de France voit dans la région de Toulouse une région qui sommeille « dans les coutumes anciennes et dans une aisance calme due à son climat ». Il ne voit d’espoir que dans une intervention venue de Paris qui « contribuera à faire sortir de leur inertie relative les populations méridionales en leur permettant ou en les forçant à devenir industrielles⁵ ». D’autres encore tracent le portrait de propriétaires languedociens qui consacrent moins de temps à leur entreprise qu’à leurs plaisirs.

L’ethnotype du Méridional est tracé : l’homme du Midi est reconnaissable à sa vivacité mais aussi à son manque de profondeur. Mais ce type d’explications permet de négliger d’autres raisons possibles de la stagnation du Sud : la faiblesse des capitaux locaux, l’absence, dans un marché national en voie d’unification à marche forcée, de toute stratégie de développement régional autonome chez les quelques détenteurs de capitaux locaux, la persistance d’un mode de vie imprégné de ruralité. Dans une France qui commence à entrer dans la modernisation, l’espace occitan fait figure de retardataire : plus paysan, moins ouvrier, moins banquier également. L’observateur parisien identifie le Midi à l’archaïsme et à l’indolence. Et cela sans aucune nuance. Or, le Midi n’est ni unitaire ni uniforme. Il existe au moins trois Occitanie : celle des montagnes, celle du Bassin aquitain et celle du Sud-est méditerranéen. Or, dans ce dernier ensemble, industrialisation, urbanisation et exode rural frappent plus tôt.

Un rapport conflictuel avec l’Autorité

Non seulement l’espace occitan fait figure de retardataire, mais aussi de récalcitrant. Entre 1819 et 1826, le refus des obligations militaires est massif dans quasiment tout le Midi, en dehors de la vallée de la Garonne et de la zone méditerranéenne. Tous les moyens sont bons pour échapper à l’Armée : les conscrits prennent le maquis, s’automutilent, fuient à l’étranger ou se font établir par les Autorités locales de faux certificats de mariage antidatés. Cette insoumission permet d’expliquer l’existence de textes aussi virulents que la « défense de Tarascon » vue par Alphonse Daudet, dans lequel les Tarasconnais, après s’être imprudemment engagés à partir combattre le Prussien, s’ingénient ensuite à trouver tous les prétextes pour rester chez

⁵ Cité par A. Armengaud, « À propos des origines du sous-développement industriel dans le Sud-Ouest », in *Annales du Midi*, 1959.

eux ; ou que les vers de Paul Déroulède en 1872 envisageant les soldats provençaux comme de simples témoins. Léon Daudet publie l'article « Le Code et l'Épée » dans le journal *Le Gaulois* du 26 décembre 1903, et y accuse Bismarck d'avoir vu juste en ayant déséquilibré la France par la séparation violente de la « silencieuse et féconde Alsace-Lorraine, pépinière de patriotes et de héros plus que de tribuns ou d'avocats. »

Peu disposés à verser leur sang, les Méridionaux semblent tout aussi peu enthousiastes à payer l'impôt. Dans les années 1830, les zones maximales de « manque de patriotisme » sont majoritairement méridionales. Encore en 1848, lors de la mise en place de l'impôt des quarante-cinq centimes, c'est dans le Midi occitan que se situent les foyers les plus virulents de résistance au fisc.

Armée et impôt ne constituent pas les seules raisons d'en vouloir à l'État. Les populations des zones montagnardes entrent en conflit, parfois violemment, contre l'administration des Eaux et Forêts ; la fameuse Guerre des Demoiselles d'Ariège dure des décennies. Dans les Alpes aussi, la résistance se manifeste contre le déboisement des pentes, souhaité par des administratifs pour qui le recours à la forêt n'appartient pas au quotidien.

Cette violence méridionale est affaire de tempérament et ravive les souvenirs sanglants de la période révolutionnaire. En 1796, dans *Mémoire sur le Midi*, Louis de Jullian s'indigne que « ce qui dans tout autre pays faisait une impression légère enflammait les têtes méridionales et devenait le signal de quelque vengeance ou d'une insurrection : à Paris on huait les aristocrates, à Marseille on les pendait. » L'opposition est confirmée par Victor Hugo en 1837 dans son récit de voyage *Alpes et Pyrénées*, évoquant l'ombre des massacres de 1815 : « À Paris on querelle, à Avignon on extermine. [...] Quand le soleil du Midi frappe sur une idée violente contenue dans des têtes faibles, il en fait sortir des crimes. » Ou encore le procureur du Roi à Toulouse en 1841, après les violentes émeutes antifiscales liées à la réforme Humann : « On craint ailleurs les épigrammes d'un journal, ici le poignard d'un assassin. » Quant au procureur général de Montpellier, il écrit en mai 1851 à son ministre pour lui reprocher de l'avoir envoyé dans un « pays qui ne ressemble pas au reste de la France. Les populations y sont parquées en deux classes ennemies, les Blancs et les Rouges. [...] L'égitimistes ou démagogues, on n'est que cela dans cette contrée. » La régularité de cette série de jugements, doublement binaires – c'est-à-dire une opposition Nord/Sud combinée à une

opposition interne entre extrémistes politiques – renvoie à un sens commun diffusé dans les élites du Nord de la France et à une hantise de la violence populaire. Dans ces lignes, on peut *in fine* lire la naissance d’une géographie politique – dont les signes avant-coureurs apparaissent dès la période révolutionnaire, opposant dans le Sud les bastions « rouges » et les bastions « blancs ».

Une stigmatisation du Midi dans les manuels et romans scolaires

Ces représentations que les Septentrionaux se font des Méridionaux sont largement véhiculées par les manuels et les romans scolaires pendant tout le XIX^e siècle. Dans *La France* d’Eugène Manuel et Ernest Lévi-Alvarès (1854), l’infériorité du Midi est affaire de tempéraments : de manière générale, le Méridional est bouillant, emporté, impatient, irrégulier dans le travail ; dans le détail, c’est pire encore puisque le Gascon est vantard et menteur, l’Auvergnat, ignorant, entêté, âpre au gain... Fort heureusement pour les auteurs, l’unité nationale est en passe de transcender les divisions⁶. Pourtant, dans les années 1890, *Jean Felber. La France par départements* d’Antoine Chalamet perpétue les stéréotypes. La notice départementale consacrée aux Vosges est frappée d’anti-méridionalisme : « Pondérés par tempérament, [les Vosgiens] ne tombent presque jamais dans les extrêmes ; l’utopie ne les séduit pas plus que les belles paroles. Écoutez-les parler ; ils n’ont pas l’éloquence imagée de l’homme du Midi, leurs mots sont des faits et des raisonnements.⁷ »

Ces ethnotypes protéiformes montrent que leur origine est plurielle (théorie des climats, affaire de passions, insoumission politique...). Ils deviennent dangereux et instrumentalisés dès lors qu’ils servent le discours nationaliste qui invente une anti-France. Charles Maurras, Méridional d’origine, cherche à démontrer dans l’article « Le Midi esclave », publié dans *Gazette de France* les 19, 22 et 24 décembre 1903, qu’il existe une distinction oubliée entre pays réel et pays légal : berceau ou refuge d’Albigeois, de Juifs, de protestants, de francs-maçons, le Midi, laboratoire du terrible destin promis à la France tout entière, n’est en fait que la première victime des « quatre

⁶ E. Manuel Eugène & E. Lévi-Alvarès, *La France. Livre de lecture courante pour toutes les écoles*, Dezobry, Magdeleine et C^{ie}, 1854.

⁷ A. Chalamet, *Jean Felber. La France par départements. Notices historiques, géographiques, agricoles et pittoresques. Édition spéciale aux Vosges*, Picard et Kaan, 1891-1894, p. 25.

États confédérés » ; mais, sous le vernis radical-socialiste, la population méridionale, vivant dans un véritable exil intérieur, est restée « saine ».

L’invention du Midi : une anti-France

Le Midi incarne une anti-France aux yeux des réactionnaires qui lient étrangement leur défaite politique depuis 1870 à une supposée domination méridionale sur le pays contre laquelle il est urgent de réagir si la France ne veut pas périr. Le danger que fait peser le Midi sur le pays est d’une triple sorte : c’est un danger militaire, un danger politique, et enfin un danger racial.

Ridicule, lâche et antipatriote

Si le Midi est d’invention récente, la Révolution ayant supprimé les vieilles provinces au profit d’une lecture géographique de la nation à partir de son centre parisien, le type du Méridional subit une profonde mutation à la charnière du Second Empire et de la III^e République. Alors que, jusqu’au début du XIX^e siècle, le Gascon, certes phraseur et fanfaron mais fier et querelleur, incarnait volontiers le Méridional, c’est le Provençal, vantard et ridicule, qui se substitue désormais à lui. *Cyrano de Bergerac* d’Edmond Rostand, publié en 1897, n’est que l’ultime convulsion d’un thème populaire en train de mourir. Sans être à l’origine de ce retournement, le succès de *Tartarin de Tarascon*, d’Alphonse Daudet, ce Nîmois monté à Paris et qui a honte de son accent qu’il s’emploie à dissimuler, a incontestablement contribué à ancrer l’image qui désormais colle à l’homme du Sud.

Parue en feuilleton dans *Le Figaro* en février et mars 1870, rassemblée en volume en 1872, l’histoire raconte comment le vaniteux et grotesque Tartarin, pris au piège de ses mensonges, se retrouve en Algérie à chasser le lion. « L’intrépide, le grand, l’incomparable Tartarin » est un petit rentier de Tarascon qui adore la chasse, bien qu’il n’abatte jamais de gibier. Suivant une coutume locale, pour ne pas revenir bredouilles, les chasseurs tirent un coup de fusil dans leur casquette. Et c’est Tartarin qui a la casquette la plus trouée. Alors qu’il visite une ménagerie ambulante en ville, il ne réagit pas devant un lion devenu agressif. Les habitants de Tarascon pensent qu’il prépare une vengeance et qu’il prévoit de partir chasser le lion en Afrique. Poussé par les rumeurs, Tartarin se retrouve forcé de préparer ce projet afin de ne pas sombrer

dans le ridicule auprès des Tarasconnais qui attendent impatiemment que leur héros se rende en safari et leur ramène une dépouille de lion. À contrecœur, Tartarin embarque donc pour Alger, habillé en zouave et bardé de munitions. Une fois dans l’Atlas, après avoir tué un âne au lieu d’un lion, il finit par rencontrer un vrai fauve, l’abat sans coup férir et se retrouve poursuivi par son propriétaire : il s’agissait d’un vieux lion, aveugle et édenté, qui servait à la mendicité. Tartarin doit dédommager au prix fort le mendiant en colère. Mais il peut revenir en triomphe à Tarascon avec la peau du lion. La presse marseillaise ayant parlé de l’exploit de Tartarin, son retour au pays tient du délire : « Les Tarasconnais s’étaient montés la tête. [...] Ce n’était plus un lion que Tartarin avait tué, c’étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions ! »

Ce conte humoristique a fait rire des générations de Français aux dépens des Tarasconnais qui ont refusé de se reconnaître dans le personnage de Tartarin. Mais, désormais, c’est tout le Midi qui est perçu comme prompt au mensonge et à l’exagération, alors qu’au nord de la Loire, on est si sérieux. Et Daudet confirme :

« Il n’y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu’à Nîmes, qu’à Toulouse, qu’à Tarascon. L’homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n’est pas du mensonge, c’est une espèce de mirage. Oui, de mirage ! Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que la nature. Vous verrez ces petites collines provençales, pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques. [...] Ah ! Le seul menteur du Midi, s’il y en a un, c’est le soleil... »

La verbosité et la vantardise fusionnent donc ici avec la théorie des climats, et l’on ne sépare plus l’exagération de la paresse, soi-disant consubstantielle au climat chaud, comme caractéristique de l’esprit méridional.

Alphonse Daudet renouvelle sa charge contre le Midi avec *La défense de Tarascon*, publiée en feuilleton dans *Le Soir* en 1871 et dans les contes du lundi en 1873. Il y décrit la guerre franco-prussienne vue de Tarascon, le patriotisme échevelé des bouillants Méridionaux qui, ne souffrant aucunement le conflit, se permettent de donner des leçons de courage aux Parisiens. Cette dénonciation de la fanfaronnade méridionale et de l’indifférence des gens du Sud sous couvert de discours va-t-en-guerre est d’autant plus forte que Daudet, hostile à la République, estime que les Méridionaux ont profité de la guerre pour faire de la politique et changer de régime : « Les gens du Midi ont été, comme Gambetta, braillards, blagueurs, vaniteux, égoïstes, incapables et naïfs, écrit-il le

18 février 1871 dans *Le Figaro*, sous la signature du lieutenant Z. [...] Les républicains du Midi se sont bornés à montrer qu’ils ne savent ni s’abstenir de faire de la politique ni concourir à la défense de leur pays. »

Une rumeur court alors le pays qui veut que le Midi, protégé par sa géographie, se soit désintéressé du sort de la patrie en se contentant de phrases viriles et bellicistes, rumeur prospérant sur les rancœurs de la défaite comme sur la dénonciation de la République et de son principal leader, Gambetta. Puisque Tartarin n’était ni courageux ni téméraire, il était évident qu’en temps de guerre, les soldats de Tarascon et de ce Midi – jamais réellement défini – seraient de piètres combattants, toujours prêts à s’enfuir ou à s’embusquer, des lâches en un mot. C’est notamment ce que pense le nationaliste Paul Déroulède dans ses très populaires *Chants du Soldat*, qui campent un Marseillais prompt à refuser de se battre pour conserver sa tranquillité :

« Ce n’était pas lui qui voulait la guerre,
Et je puis jurer qu’il a voté non ;
Mais quand on a vu qu’il fallait la faire,
Il a dit : “Eh bien, qu’ils la fassent donc !”
[...]
D’ailleurs, disait-il, de plus ou de moins,
Qu’est-ce qu’un soldat dans l’armée immense,
Dans tous les duels il faut des témoins,
Nous serons les témoins des Français de France. »

Du ridicule, on est passé à la lâcheté. Et bientôt, de la lâcheté, on passe à l’antipatriotisme. Parce qu’il est censé être trop porté au radicalisme et, pire, au socialisme, les conservateurs redoutent l’infection du virus antimilitariste dans le sud de la France. Cette crainte se confirme à leurs yeux lors de la crise viticole de 1907. Les conscrits de Narbonne et de Montpellier n’ont-ils pas chanté *l’Internationale* ? Ceux du 17^e de Béziers n’ont-ils pas mis la crosse en l’air et marqué leur solidarité envers les vigneronnés révoltés ? Voilà bien la preuve que le Méridional est de la graine dont on fait les émeutiers :

« Par nature, il fait de la politique, il lit les journaux et aime à pérorer sur le forum, [écrit le chef de bataillon Bouyssou à propos du Biterrois.] [...] Avec ce caractère que je viens essayer de dépeindre, cette population devait accueillir avidement les doctrines socialistes et antimilitaristes. [...] Le Midi est actuellement mûr pour le socialisme. Au point de vue moral, le Midi est totalement perverti. La prospérité inouïe qui a régné plus de vingt ans dans la région a fait de ses habitants des paresseux et

des jouisseurs. Le sens moral est aboli.⁸ »

Par conséquent, Tartarin n’était plus seulement un lâche, il était dorénavant un traître potentiel. À la veille de la Grande Guerre, le fantasme d’un Midi peu courageux et au patriotisme douteux est désormais bien ancré dans les représentations collectives. Au premier revers enduré en août 1914, lors de la bataille de Lorraine, les Provençaux du 15^e corps sont ainsi presque automatiquement désignés comme les responsables de la défaite alors que celle-ci n’incombe qu’à la stupidité du plan de campagne et à la doctrine de l’offensive à outrance. « Tout se tient », écrit Émile Ripert le 27 août 1921 dans *Le Radical de Marseille* : « Les coups de feu des chasseurs de casquettes de Tarascon sont allés frapper par ricochet inattendu les martyrs du 15^e corps. »

Le danger politique

Non seulement la France est en péril, du fait de son Midi trop peu national, mais ce péril est d’autant plus redoutable que le Midi est à la tête du pays. C’est du moins ce qu’assurent les réactionnaires :

« Prenez les hurleurs de la Chambre et dites-moi s’ils ne sont pas tous de ce Midi odieux ! J’ai déjà écrit qu’elles empoisonnaient le pays ces faces d’ébène et de pain trop cuit !⁹ »

Avec sa violence habituelle, Karl Joris Huysmans développe ici le thème de la domination du pays par le Midi, par le biais du parlementarisme et du suffrage universel que les politiciens républicains ont su particulièrement manœuvrer. Monarchistes et bonapartistes s’effraient en effet, dans les années 1870 et 1880, de la poussée de la démocratie, assimilée à la démagogie, et de la montée des « couches nouvelles » républicaines, que l’on croit sans aucun sens de l’État. La droite nationaliste, ralliée à la République pourvu qu’elle soit autoritaire, continue plus tard à développer cette antienne des politiciens méridionaux, essentiellement de gauche, pillant le pays par des impôts élevés et redistribuant les richesses du Nord vers le Sud pour s’attacher des fidélités et être réélus. Dans la *Revue de l’Action française*, Charles Maurras soutient le 1^{er} juillet 1907 que les radicaux s’appliquent à maintenir le Midi « dans un état aussi voisin que possible de l’inertie, de la pauvreté et, par là même, dans l’éventuelle impuissance de se suffire, afin de le garder toujours dépendant, sujet, serf. » Nulle conviction chez les

⁸ G. Bechtel, 1907. *La grande révolte du Midi*, Paris, Robert Laffont, 1976, p. 257.

⁹ C. Bosse, *Le vrai Huysmans*, Paris, Charles Bosse, 1912, p. 108.

hommes politiques du Midi, juste le sens du mensonge, de la démagogie, le souci d’une « politique alimentaire » qui consiste à profiter au maximum de l’assiette au beurre.

Certains lettrés parisiens et nationalistes dénoncent avec virulence « l’invasion » méridionale aux plus hauts postes de la République : « Pendant que le Nord travaille, le Sud gouverne » aime-t-on répéter... Non seulement le Midi est accusé de confisquer à son profit la richesse produite par le Nord, mais, en plus, la minorité détestée a réussi à s’emparer des leviers du pouvoir. Réprouvant la surreprésentation politique et culturelle de la France du Sud – surreprésentation au demeurant totalement erronée¹⁰ – et reportant contre les Méridionaux la haine que son directeur Édouard Drumont a envers les Juifs, Gaston Méry, rédacteur au journal antisémite *La Libre Parole*, ose, dans *Jean Révolte, roman de lutte* (1892), ce mot, resté depuis fameux : « Le Méridional, voilà l’ennemi ! » Le 4 mars 1899, au lendemain de l’élection à la présidence du Sénat d’Armand Fallières, *Le Matin* titre : « C’est encore à un Méridional qu’échoit la seconde place de la République. » Mais à la haine du Midi se mêle aussi celle de la République. En cela, l’agressif article du royaliste A. de Pommartin, paru dans *Gazette de France* le 7 février 1873, est particulièrement révélateur :

« [...] abominable régime qui, depuis le 4 septembre, fait de la plupart de nos municipalités méridionales des musées de grotesques, des repaires de bêtes fauves ou des cavernes de bandits. [...] En les appelant les Prussiens de l’intérieur, nous les flattons encore, puisque les Prussiens ont au moins la discipline, la science et le courage. »

Ces idées nées chez les élites conservatrices écartées par la victoire des républicains n’auraient pas pu s’ancrent aussi facilement si elles n’avaient été secondées par la littérature populaire qui a brossé le portrait du Méridional arriviste. *Rabagas*, la pièce de Victorien Sardou jouée en 1872, est la première à évoquer la prétention des Méridionaux à s’emparer des rênes de l’État – Rabagas étant le sosie de Léon Gambetta. Mais c’est Alphonse Daudet qui popularise le thème avec son *Numa Roumestan*. Publié en 1881, ce roman à thèse très loin du conte humoristique qui a fait connaître son auteur, est une charge contre les nouvelles élites venues du suffrage universel et tout particulièrement contre Gambetta, la bête noire du conservatisme. menteur

¹⁰ L’historien Jean Estèbe a identifié 91 ministres et secrétaires d’État nés dans la trentaine de départements constituant le Midi, sur un total de 322 portefeuilles de 1871 à 1914. On est donc bien loin de la domination et, s’il existe une surreprésentation, c’est bien celle de la capitale avec 45 ministres, soit 14% du total pour seulement 7% de la population. L’emprise méridionale sur la III^e République relève donc du pur fantasme.

professionnel dévoré d’ambition, sans goût ni foi, et encore moins de morale, cet obscur Rastignac provençal devenu président du Conseil excelle à captiver un auditoire grâce à son art consommé du discours. Les Méridionaux, selon le préjugé en cours, sont en effet considérés comme de beaux parleurs qui ont la passion du forum et du débat à défaut de l’action, d’où leur propension à se servir du parlementarisme pour s’emparer du pouvoir. Ami de la sieste, victime du climat chaud et d’une « incurable inaptitude au travail » selon le sociologue Edmond Demolins dans *Les Français d’aujourd’hui* (1898), le Méridional est naturellement porté vers la politique, cette industrie rentable des peuples fainéants et non industriels. Tous les lecteurs de *Numa Roumestan* ne peuvent donc s’empêcher de s’effrayer devant l’accès aux plus hautes responsabilités de ces usurpateurs sans manières et incapables de bien gérer les affaires du pays.

L’amertume envers le nouveau système, dans laquelle perce la vieille hostilité contre le suffrage universel et l’abandon de la représentation fondée sur les plus riches censés être les plus capables, ne disparaît pas avec l’affermissement de la République mais se transforme et se renforce quand les radicaux s’installent durablement au pouvoir en 1899, à la faveur de l’affaire Dreyfus. Plus que jamais, les Méridionaux seraient à la tête du pays. « Quinze millions d’hommes du Midi font la loi », s’étrangle dans *Annales de la patrie française* le 1^{er} décembre 1903 le député réactionnaire du Maine-et-Loire Fabien Cesbron, au lendemain de la victoire du Bloc des gauches en 1902. Jules Delafosse, élu du Calvados, va même jusqu’à parler dans *Le Gaulois* du 21 décembre 1903 de « tyrannie régionale » et dénonce le ministère Combes comme « un ministère du Midi », s’écœurant que, sur onze portefeuilles ministériels, huit ont été dévolus aux Méridionaux. Révolté, le Lorrain Maurice Barrès pointe pour sa part, dans l’article « La prépondérance des Méridionaux » que publie *Le Gaulois* le 29 juin 1903, l’influence du journal radical du Midi toulousain *La Dépêche* : « C’est le groupe de députés de *La Dépêche* qui constitue le gouvernement et j’ajouterai que la France ne peut pas vivre gérée par ce syndicat despotique. »

La France est donc en danger. Un peuple de « roublards » et de « rapaces », qui, selon Gaston Méry dans *Jean Révolte*, n’a pas hésité à former une « association de forbans » pour s’emparer des pouvoirs publics, « légifère à la Chambre et au Sénat. Il concussionne dans l’administration. Il règne en maître dans les ministères. [...] il vient de Toulouse, il vient de Nérac, il vient de Bordeaux, il vient du Midi enfin. » De 1870 à

1914, le Midi a été, l’objet d’un véritable racisme intérieur, la cible d’un vigoureux et surprenant discours de haine. L’écrivain Huysmans, par exemple, ne voit parmi les Méridionaux que des « races de mendiants et de lâches, de fanfarons et d’imbéciles¹¹ », et il ne cesse de vomir, notamment dans *Là-bas*, « ces êtres au brou de noix et aux yeux vernis, [...] ces broyeurs de chocolat et mâcheurs d’ail, qui ne sont pas du tout Français mais bien des Espagnols ou des Italiens. » Dans la même veine, le romancier Léon Bloy s’en prend quant à lui à la sonorité de la langue de ces Français mal dégrossis, incapables de parler le français correctement, d’où la dénonciation de « l’indégonflable vessie de leur bavardage et surtout l’exacerbante chaudronnerie de leur accent qui les rendent à peu près abominables à tout le reste du genre humain.¹² » Les Méridionaux ne peuvent donc être que cette « horde de conquérants » dénoncée par *Le Gaulois* (13 décembre 1903), ces « rongeurs du budget » et « rats installés dans le régime » que vitupère dans *La Libre Parole* le 21 décembre 1903 le royaliste Léon Daudet.

Les antirépublicains méridionaux détournent ou utilisent à leur compte les clichés anti-méridionaux. Ainsi, pour les bonapartistes corses, le thème « d’île oubliée » qu’ils diffusent sert à cimenter et à structurer un électorat capable de déstabiliser la République. Dans les colonnes du journal *A Tramuntana*, Pierre-Toussaint Casanova, dit Santu Casanova, explique vouloir œuvrer pour « la purification de l’air dans lequel évolue la société insulaire » (11 octobre 1896). Ce combat, qui s’inscrit politiquement à l’extrême droite et qui le mène souvent sur les chemins de la xénophobie et de l’antisémitisme, marque sa volonté de construire l’identité du « peuple corse » dans le rejet de l’État centralisateur et des institutions françaises. Il cherche à mettre en exergue la spécificité insulaire et à répondre à la francisation de l’île. Car c’est la républicanisation de la Corse, dont découle la francisation, qui pervertit la « race corse » :

« La population corse est une race des moins métissées qui existent. De cette pureté résulte une dissemblance des mœurs, sensible avec la plupart des groupes voisins, mais profondément marquée avec la population française mélangée par de nombreux apports.¹³ »

¹¹ In J-M. Seillan, « Nord contre sud. Visage de l’antiméridionalisme dans la littérature française à la fin du XIX^e siècle », en ligne sur [www.revel.unice.fr/loxias/document/html].

¹² Ph. Martel, « Affreux, sales, méchants et de gauche : une certaine image des Méridionaux au XIX^e siècle », *Estudis occitans*, n°15, premier semestre 1994, p. 14-26, plus particulièrement p. 19.

¹³ In *A Tramuntana*, 21 novembre 1901.

Le thème de « l’île délaissée » provoque un sursaut de xénophobie à l’encontre des travailleurs agricoles immigrés de l’île, c’est-à-dire les Italiens, devenus gênants. Santu Casanova reporte sur l’étranger le mépris que subit, d’après lui, le peuple corse de l’État-nation centralisateur. Les Italiens sont accusés de tous les maux : ils sont vecteurs de maladies, de violence, de rapineries et d’usurpation du droit au travail des insulaires. Ces « oiseaux maudits méritent d’être exterminés avec des petites balles n°10 comme les renards dans les vignes.¹⁴ » On trouve finalement toujours plus méridional que soi...

Le danger racial

Si le péril militaire qui menace la France découle de la nature des Méridionaux comme de leurs orientations politiques devenues celles du pays tout entier depuis qu’ils ont conquis l’État, le péril politique qu’ils représentent les place directement dans le camp de l’anti-France aux yeux des nationalistes. S’ils sont étrangers aux intérêts de la nation, c’est en effet parce qu’ils sont d’une autre race, ou plus exactement qu’ils ont été gangrenés et dissolus par le sang et les idées étrangères. « La plus grande plaie des défaites de la France en 1870 servit de porte d’entrée aux microbes politiques de la République. Ils y pullulèrent, mêlés aux microbes juifs, principalement dans le domaine sacré de la défense nationale, et ainsi se forma le formidable abcès qui devait éclater vingt-six ans plus tard avec la crise dreyfusienne », assène ainsi le 22 avril 1914 Léon Daudet dans *L’Action française*. Rien d’étonnant à ce que la corruption du corps national ait commencé par le Midi puisque c’est ici que l’on rencontre la plus grande partie de ses adversaires, au sens de Charles Maurras :

« Le Midi est, en effet, le point de la France où abondent à la fois les juifs et les protestants. La capitale des Dreyfus est aux environs de Carpentras. Ce département de Vaucluse posséda les ghettos les plus garnis du territoire. Le Gard, le Tarn-et-Garonne, les Pyrénées-Orientales, l’Hérault, l’Ardèche sont des pépinières de Huguenots. La Franc-maçonnerie trouvait donc le terrain aménagé pour elle¹⁵. »

Dans l’esprit des nationalistes qui croient à la théorie du complot, tout s’enchaîne donc parfaitement : « Il y a un péril latin et un péril juif », écrit toujours dans *Jean Révolte* Gaston Méry pour qui les deux sont liés. Derrière Numa Roumestan, se profile en effet le nez crochu des Juifs, et le complot méridional pour le pouvoir cache en fait un autre

¹⁴ *Ibid.*, 19 juillet 1902.

¹⁵ *L’Action française*, 1^{er} juillet 1907, « Le Midi esclave ».

complot plus redoutable cherchant à affaiblir l’Église par la défense de la laïcité, et l’armée par l’abaissement de son honneur lors de l’affaire Dreyfus et par la réduction du service militaire à deux ans en 1905. Si l’idée de la sémitisation du Midi remonte à *L’Essai sur l’inégalité des races* d’Arthur de Gobineau (1852), il faut attendre la III^e République et la peur que soulève la démocratie pour que le Méridional soit clairement associé au Juif. Numa Roumestan possède un étrange nez busqué et des petits yeux flamboyants qui rappellent la représentation classique des sémites, et Édouard Drumont, dans *La France juive* (1886, tome II) s’en prend à Gambetta qui aurait cherché à établir « une République juive en France », jusqu’à insinuer qu’il pourrait être le petit-fils d’un Juif allemand qui aurait latinisé son nom. Gaston Méry saute le pas en affirmant que le Méridional et le Juif « se ressemblent comme des frères » :

« Comme les Juifs, ils se sont mêlés à nous, mais comme les Juifs on les distingue au premier coup d’œil. Leur accent, leur manque de tact, je ne sais quoi qui émane d’eux, quelque chose de faux, d’outré, d’agaçant et de répugnant les font reconnaître, comme une odeur d’ail. [...] Le Méridional se faufile partout où il y a une parcelle de pouvoir à saisir. Le pouvoir, c’est ce qui l’hypnotise, comme l’or hypnotise le sémite. »

Tous deux dépendent l’un de l’autre : le premier a besoin de l’argent du second pour gagner les élections, le second conforte plus facilement ses positions s’il avance dissimulé par le premier. Pour lutter contre la sémitisation de la France, il est donc nécessaire de lutter contre sa méridionalisation puisque tous deux vont de pair.

Provençal et fier de l’être, Charles Maurras ne partage toutefois pas complètement cette position. Pour lui, le Midi, le vrai et l’unique, celui qui conserve ses traditions, qui refuse le métissage et ne vote pas à gauche, est également victime de la caste des politiciens méridionaux. « Les tyrans du reste de la France » sont d’abord « les tyrans du Midi lui-même. » C’est le cœur de la démonstration de son article « Le Midi esclave » publié dans *Gazette de France* le 18 décembre 1903. Mais cette position originale est de peu de poids face aux conceptions racistes qui ordonnent l’imaginaire politique du nationalisme français. Il est alors très largement admis que le Midi est majoritairement issu d’un socle gallo-romain tandis que l’élément franc, et donc germanique, domine dans le Nord et l’Est. L’esprit des premiers serait porté à l’égalitarisme, au pacifisme et à la jouissance, le second à l’élitisme, au bellicisme et au travail. Tout le malheur de la France, à en croire les conservateurs, viendrait de ce que la Révolution de 1789 a fait

trionpher la souche gallo-romaine sur la souche franque que la noblesse était censée représenter. Il ne faut pas comprendre autrement la défaite de 1870 pour Ernest Renan :

« En chassant violemment les éléments germaniques et en les remplaçant par une conception philosophique et égalitaire de la société, la France a rejeté du même coup tout ce qu’il y avait en elle d’esprit militaire. Elle est restée un pays riche, considérant la guerre comme une sottise carriériste, très peu rémunératrice. La France est devenue ainsi le pays le plus pacifique du monde. [...] Notre étourderie vient du Midi et, si la France n’avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d’activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlementaires. Notre fonds de race est le même que celui des îles britanniques.¹⁶ »

Midi judaïsant, République méridionalisée, telle est cette alliance judéo-méridionalo-républicaine que l’extrême droite veut dénoncer. Le premier conflit mondial n’affaiblit pas les ethnotypes, loin s’en faut.

La Grande Guerre : une perduration des clichés

L’entrée en guerre en août 1914 et la difficile première épreuve du feu que vivent la plupart des troupes françaises semblent mettre à mal « l’Union sacrée » affirmée par le président Poincaré. L’affaire du 15^e corps ravive les stéréotypes attachés aux soldats méridionaux. Dans un article publié dans le journal à grand tirage, *Le Matin*, le 24 août, le sénateur parisien Auguste Gervais accuse les troupes des régiments de Marseille, des Alpes et de Corse d’avoir « lâché » à Morhange, le 20 août, et d’avoir été ainsi à l’origine de l’échec de l’offensive française en Lorraine annexée. L’article paraît dans un contexte tendu : échec des offensives, pertes importantes, retraite et inquiétude sur l’issue même de l’engagement. Il semble bien qu’il faille trouver pour le haut commandement un repoussoir, un bouc émissaire, et les combattants méridionaux en font les frais. L’expérience des Méridionaux au feu reste entachée par la « légende noire » de leur couardise supposée dont l’article du sénateur Gervais n’est qu’un révélateur. Reprenant les éléments de l’anti-méridionalisme déjà bien installé avant-guerre, Paul Lintier, jeune étudiant en droit de la Mayenne, incorporé dans un régiment d’artillerie, use des termes les plus crus lorsqu’il évoque l’obligation de cohabiter avec des fantassins du Midi : « Il faut partager notre cantonnement avec des fantassins du Midi dont l’accent pue l’ail.¹⁷ »

¹⁶ E. Renan, *La Réforme intellectuelle et morale de la France et autres écrits*, Paris, Éditions de l’Albatros, 1982 [1871], p. 35-36.

¹⁷ P. Lintier, *Avec une batterie de 75. Ma pièce*, Paris, Plon, 1916, p. 250.

Toutefois, les soldats septentrionaux ne sont pas mieux considérés par les combattants du Midi que les Méridionaux ne le sont par les habitants du Nord de la France. Ainsi, l'Audois Louis Barthas note dans ses carnets que « les Catalans se laissent à leur insu bourrer le crâne comme de vulgaires Parisiens.¹⁸ » Si, pour lui, « la bonne humeur, la gaieté communicative, le bon esprit de sociabilité » sont des spécificités du Midi, elles ont néanmoins « conquis ces gens du Nord instinctivement, naturellement froids et méfiants, mais au fond bons et honnêtes. » Personne ne semble donc en reste pour véhiculer les clichés ethnotypés... Mais quand le Lot-et-Garonnais Renaud Jean, socialiste et pacifiste, écrit dans ses carnets le 18 août 1914 que « les gens du Nord sont froids », à la différence des Méridionaux car « d’abord, nous, gens du Midi, ne sommes pas de la même race qu’eux. Ils sont Germains, nous restons pour la plupart Latins. Eux connaissent la guerre », doit-on réellement lire une charge contre les Septentrionaux ou y voir plutôt un rejet de la guerre signifiant sa présence loin de son *païs* ? Les combattants, confrontés aux souffrances multiples dues au premier conflit mondial, et en premier lieu à l’éloignement de leurs racines, affirment d’autant leur identité géographique.

Des Méridionaux forts en gueule

Lorsque le linguistique Albert Dauzat se penche sur l’argot de la guerre, c’est ainsi tout naturellement qu’il évoque les hommes du Midi comme « une race vive et imaginative¹⁹ » ayant apporté quelques mots d’argot dans le vocabulaire des tranchées. Gaston Lavy, combattant parisien souligne qu’il existe bien un « type du Midi²⁰ ». Quand le Bordelais Gaston Pastre, en septembre 1916, arrive dans son régiment comme chef de batterie et examine les hommes qu’il commande qui viennent de Bretagne, du Nord, de Lorraine et du Midi, il rapporte que : « Les Méridionaux débrouillards en diable [...] chantent en travaillant du matin au soir. »

Louis Barthas souligne à plusieurs reprises cette spécificité du Midi : « La bonne humeur, la gaieté communicative, le bon esprit de sociabilité méridionaux avaient conquis ces gens du Nord instinctivement, naturellement froids et méfiants, mais au

¹⁸ In *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* (présentation de Rémy Cazals), Paris, La Découverte/Poche, 2003 [1^{re} éd : Librairie François Maspéro, 1978], p. 34.

¹⁹ A. Dauzat, *L’argot de la guerre*, Paris, Armand Colin, 1918, rééd. 2007, p. 116.

²⁰ G. Lavy, *Ma Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Larousse, 2008, p. 50-51.

fond bons et honnêtes.²¹ » Alors qu’il enterre les morts, Allemands et Français mêlés, Valdo Barbey note ce même trait distinctif : « Un vieil adjudant du Midi présidait à ces lugubres travaux. [...] il nous réunit tous, nous fait présenter les armes et d’un accent de Tarascon le plus pur, s’écrie : “Les enfangs, nous allons dirre quelques petites prières, ça ne fera de mal à personne.²²” » Le Midi, c’est pour Barbey la Provence, et le Méridional parle fort évidemment. Louis Barthas, le premier, véhicule ce stéréotype en évoquant « l’éclat de nos voix qu’en Méridionaux incorrigibles nous ne savions mettre en sourdine.²³ » Ce trait de caractère n’apparaît en rien négatif dans le récit du tonnelier, bien au contraire. Cette réputation de truculence jugée symptomatique des hommes du Midi, étonne par son absence, le capitaine Charles Delvert lorsqu’il se trouve devant M. de Bézizes, « un Méridional silencieux.²⁴ » Les Méridionaux se repèrent vite, et héritent, d’après Albert Dauzat²⁵, d’un surnom, *mocos* d’après « l’expression patoise *coum’aco*. »

Des marqueurs plus négatifs

L’historien François Cochet met en doute l’« unification culturelle » pour lui imparfaitement aboutie de la France. Paul Lintier, dont on a vu la manière de dépeindre les soldats du Midi, poursuit ainsi dans les stéréotypes : « [...] Les fantassins du Midi s’interpellent, jurent, laissent la porte ouverte [...] », alors que l’un de ses camarades utilise le terme « Tartarin » lorsqu’il les reprend²⁶. Dans la correspondance des frères Papillon, les mêmes allusions reviennent : des territoriaux du Midi (Bordeaux) qui viennent remplacer les soldats de la réserve « souffrent du froid » et « finissent par s’apprivoiser²⁷ ».

Marcel Etévé fait des Méridionaux de grands dormeurs : « Et dame, les poilus qui sont de bons esprits, ne sont pas tous de grand empressement à la corvée. Ils aiment la sieste, étant du Midi, et peuvent à toutes les heures. J’ai une bonne petite trique pas méchante d’ailleurs, pour les secouer » (lettre du 20 mai 1915). Le chef de section,

²¹ L. Barthas, *op. cit.*, p. 108.

²² V. Barbey, *Soixante jours de guerre en 1914*, Paris, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2004, p. 127-128.

²³ L. Barthas, *op. cit.*, p. 293.

²⁴ C. Delvert, *op. cit.*, p. 177.

²⁵ A. Dauzat, *op. cit.*, p. 116.

²⁶ P. Lintier, *op. cit.*, p. 251-252.

²⁷ M.-J.-L. Papillon & M. Papillon, « *Si je reviens comme je l’espère* ». *Lettres du Front et de l’Arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003, p. 58 et p. 69.

parisien, ne semble donc pas partager le comportement de ses hommes originaires en grande majorité alors du Midi. L’autorité militaire joue d’ailleurs sur cette différenciation géographique entre cadres officiers et soldats afin de permettre, en théorie du moins, qu’il y ait moins de collusions entre le commandement et la troupe. Quoi qu’il en soit, le jeune Étévé reprend le cliché du Méridional endormi, alors qu’en parallèle, comme intellectuel parisien, il pense la France en stéréotypes marqués, opposant Paris au reste du territoire, le Midi en faisant les frais : « Or je suis donc à Marmande pour 24 heures », écrit-il le 7 février 1915 alors qu’il suit le peloton d’élèves mitrailleurs. « C’est fort “province” à la Francis Jammes²⁸ ». Henri Barbusse, lorsqu’il compare l’odeur de la lampe à acétylène à un « Méridional après déjeuner », reprend de la même manière un poncif plus social que géographique²⁹. Ainsi, les oppositions capitale/province-campagne et un certain darwinisme social accentuent la force des stéréotypes.

La légende tenace de la couardise

Bien que tournée vers le 15^e corps, la stigmatisation du sénateur Gervais, relayant les stéréotypes déjà mentionnés plus haut, se généralise à l’ensemble des troupes du Sud de la France : « Des officiers du génie m’ont dit que notre corps était avec ceux du Midi, celui-ci s’était le moins bien conduit », écrit l’écrivain Dorgelès en décembre 1914, alors que lui-même est un pur produit parisien³⁰. Le lieutenant Robert Porchon, camarade et ami de Maurice Genevoix écrit comme un reproche : « Les gens du Midi n’ont pas brillé à ce combat. Loin de là³¹ » (août/septembre 1914).

Dans un passage de son témoignage, Robert Desaubliaux présente les soldats du Midi comme des lâches, prêts à faire *Kamerade*³². L’aspirant Laby pense que tous les Méridionaux sont des pleutres : « Un type de renfort du Midi se pend, “de peur d’être tué” [...] Quel lâche³³ ! » Cette lâcheté généralisée serait largement liée à la consommation d’alcool et de vin dont le Sud est devenu le principal producteur en

²⁸ M. Étévé, *Lettres d’un combattant (août 1914-juillet 1916)*, Paris, Hachette, 1917, p. 19.

²⁹ H. Barbusse, *Lettres à sa femme 1914-1917*, Paris, Buchet-Chastel, 2006, p. 211, 9 septembre 1915.

³⁰ R. Dorgelès, « *Je t’écris de la tranchée* », Paris, Albin Michel, 2003, p. 140.

³¹ R. Porchon, *Carnet de route suivi de Lettres de Maurice Genevoix et autres documents*, Paris, La Table Ronde, 2008, p. 90.

³² R. Desaubliaux, *op. cit.*, p. 228-229.

³³ G. Laby, *Les carnets de l’aspirant Laby*, Paris, Bayard - Hachette/Pluriel, 2001, p. 147.

France dans le mouvement de spécialisation que connaît ce secteur. L’aspirant Laby rapporte ainsi :

- « Un “très bègue” de son escouade, c’est à la suite d’une peur qu’on lui fit, qu’il est ainsi. Explication au colonel :
- Et de quel département est-il ?
 - De l’Hérault, je crois
 - Encore un produit alcoolique.³⁴ »

Cette rumeur tenace pèse concrètement sur les épaules des combattants du Midi. Bernard-Henri Croste, originaire du canton de Saint-Béat en Haute-Garonne, se souvient : « Les corps du Midi : 17e corps d’Armée et 15e corps d’Armée ont subi des revers. Et nos régiments du Midi vont traîner longtemps le poids d’une triste légende. Quand nous serons plus tard mutés dans des corps du Nord, on nous le fera bien sentir.³⁵ » Charles Delvert évoque un Méridional qui désire changer de régiment à cause de son identité régionale, « mal vue » : « Il veut changer de régiment, passer au 142e [dépôt de Mende] où il trouvera des compatriotes.³⁶ » Pierre Grison, au moment de l’offensive en Artois, après le 9 mai 1915, qui se solde par un gain de terrain minime, écrit dans son carnet : « 12 mai. [...] On se bat toujours du côté de Notre-Dame-de-Lorette. La 17e DI a fait des pertes importantes sans résultats appréciables ; un régiment de Narbonne, le 281, a refusé de sortir des tranchées, dit-on.³⁷ » La rumeur est tenace, et Pierre Grison ne prend pas la peine de vérifier l’information. Le régiment de réserve de Narbonne est en fait le 280e RI. Pourtant, Louis Barthas souligne que Bretons et Parisiens se débinent aussi vite que les Méridionaux « toujours prêts à tourner les talons » pendant un tir de barrage après Neuville-Saint-Vaast en octobre 1915³⁸.

Selon Jules Maurin, le brassage émane bien de la volonté du commandement de mêler de « piètres soldats » à des unités « exemplaires » comme celles du 20e corps dont les hommes étaient recrutés à l’Est au moins au début de la guerre. « En ce sens, le recrutement national devient un outil d’homogénéisation des identités sociales et culturelles le temps du passage sous les drapeaux », souligne Philippe Boulanger, en citant le cas des abus contre les Corses soupçonnés de ne pas adhérer au sentiment

³⁴ In A. Glayroux, *op. cit.*, p. 84.

³⁵ B-H. Croste, *op. cit.*, p. 63.

³⁶ C. Delvert, *Carnets d’un fantassin (7 août 1914-16 août 1916)*, Verdun, Les Éditions du Riaux, 1981-2003, p. 74.

³⁷ P. Grison, *La Grande Guerre d’un lieutenant d’artillerie*, Paris, L’Harmattan, 1999, p. 70.

³⁸ L. Barthas, *op. cit.*, p. 188.

national et qui semblent avoir fait l’objet de plus de sévérité ou d’arbitraire dans le recrutement³⁹.

Certains officiers soulignent davantage dans les causes supposées des mutineries l’implication de Méridionaux ; leur couardise supposée reste une représentation tenace chez une majorité d’autres combattants. Dans le cadre des désobéissances, la question de l’identité géographique est souvent mentionnée afin de tenter d’en expliquer la cause, alors que le mouvement de mutinerie de l’année 1917 voit la réactivation du stéréotype méridional : la parole facile, l’absence de réflexion, la proportion plus importante de fortes têtes comme chez les Parisiens les désignent comme des meneurs ou des suiveurs tout trouvés. Ces moments de tension extrême accentuent encore, comme d’autres, les représentations négatives et appellent la chasse au bouc émissaire comme le suggère ce graffiti cité par Denis Rolland et relevé sur un train de permissionnaires : « Aux chiottes les Gascons, ce sont des foireux.⁴⁰ » Jules Maurin voit notamment dans le plus grand nombre de pertes qu’a subi le centre de recrutement de Mende par rapport à celui de Béziers un indice de la force de ce stéréotype de couardise, de « mauvais soldat » des Méridionaux, accentué par l’affaire du 15^e corps. Si certaines unités sont ainsi montrées du doigt, il est difficile objectivement de parler d’une combativité plus ou moins importante de telles ou telles. Comme indicateur pertinent, le nombre des pertes par unité ne suffit pas car celui-ci varie surtout en fonction des catégories sociales et des armes plutôt qu’entre unités⁴¹, même si certaines ont pu être engagées plus que d’autres.

Quoi qu’il en soit, la couardise affirmée par certains et dont la rumeur persiste durant la guerre nourrit aussi la notion d’embusquage : « [...] Une autre fracture surgit au sein de la France en guerre : les embusqués se recruteront en effet dans le Midi », souligne Charles Ridet⁴².

Mais les Méridionaux peuvent fustiger le Midi

Certains Méridionaux sont capables dans leurs témoignages de critiquer vertement le comportement en guerre et au feu de leurs coreligionnaires. C’est le cas d’Henri

³⁹ Ph. Boulanger, « Du recrutement régional au recrutement national pendant la Grande Guerre », in *Revue historique des Armées*, n° spécial « Grande Guerre, année 1918 », n° 3, 1998, p. 3-12.

⁴⁰ D. Rolland, *La grève des tranchées*, Paris, Imago, 2005, p. 309.

⁴¹ J.-J. Becker, « Mourir à Verdun », in *14-18 : Mourir pour la patrie*, Paris, Seuil, 1992, p. 165-166.

⁴² Ch. Ridet, *Les embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 73-74.

Despeyrières dans les premiers mois du conflit. Étudiant issu de la notabilité rurale du Lot-et-Garonne, il s’emploie à montrer à sa famille qu’il prend toute sa place au front, et met en relief sa propre bravoure en fustigeant ses camarades. Henri Despeyrières, jeune soldat de l’active en août 1914, entrant en campagne avec l’idée de partir à l’aventure, juge certains hommes qui l’entourent : « Que d’autres chantent la vieille bravoure, la furia française. Pour moi, je n’en dis rien car je constate qu’elle a bien baissé, [...] je ne connais que les troupes du Midi et je crains de généraliser en parlant de nos soldats. Mais auprès de moi j’aurais tôt fait de compter les braves » (lettre du 22 octobre 1914). Alors que Charles Delvert amène sa compagnie pour un travail de terrassement, un sergent de Béziers lui confie : « Il y a peut-être bien du vrai dans ce qu’on dit du Midi. Il y a une différence ici, quand c’est le 53 ou le 142 qui travaille, et quand c’est le 101 ou le 124. Le 142 surtout ! (ce sont ses compatriotes). Quels gueulars ! Quels rouspéteurs, et quels fainéants⁴³ ! »

Octave Bouyssou, mobilisé au 18^e RAC d’Agen à la 7^e Batterie, arrive au front après sa formation d’artilleur en septembre 1915, au moment de l’offensive en Champagne qu’il décrit dans son carnet : « les fantassins de retour des tranchées excusent leur mouvement de repli après l’avance en disant que nos canons les ont arrosés (les 155) ; voyant cela, d’autres n’auraient pas voulu marcher. Cela confirme la triste réputation du 17^e Corps⁴⁴ » (27 septembre 1915). Certains réfutent leur appartenance au Midi : « Le sous-lieutenant nous a affirmé tenir d’un ami, qui le tenait de Sarraut, que la guerre finirait à la fin février, début mars. Il est péremptoire et épanoui. Il nous explique qu’il n’est pas du Midi, “il est de Tarbes”⁴⁵ » (15 janvier 1916).

Le profil social et politique de certains peut expliquer ces prises de positions négatives. On règle ses comptes en stigmatisant l’opposant politique. Le Midi rouge est forcément antifrçais et antimilitariste pour cet officier de carrière royaliste Jean de D., peu enclin à soutenir les simples appelés du Midi rouge : « Décidément dans cette guerre, il n’y a pas lieu d’être fier de notre Midi » (8 juillet 1915). Les Méridionaux se renvoient parfois les responsabilités : les Niçois incriminent la couardise des régiments de Nîmes ; de Toulon, ce sont les Marseillais et les Corses qui ont manqué de courage.

⁴³ C. Delvert, *op. cit.*, p. 246-247.

⁴⁴ O. Bouyssou, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁵ C. Delvert, *op. cit.*, p. 169.

Conclusion

Pour de nombreux intellectuels du XIX^e siècle, il existe donc une race méridionale, des êtres à part, lâches et vantards, pleutres et fanfarons, politiquement conquérants, fossoyeurs de la patrie et alliés objectifs des Sémites. Comment redonner sa place à l’élément germanique dans la lutte des races nationales qui voit pour l’heure le triomphe des gallo-romains naturellement cosmopolites et enjuivés ? La mission paraît impossible étant donné que l’équilibre entre le Nord et le Sud a été rompu en 1871 par la perte de l’Alsace-Lorraine. Si l’on suit le journal *Le Gaulois* (19 juillet 1903), si l’on ne veut pas que les « vérités d’Aquitaine » s’imposent définitivement aux « vérités de Lorraine » jusqu’au péril de la dislocation du pays, il est nécessaire de préparer la Revanche car la France ne peut pas vivre sans Metz et sans Strasbourg. Et si l’on doutait de la théorie intellectuelle de la confrontation des races, la science est là pour la démontrer parce qu’il est des scientifiques aux idées arrêtées qui font plier la nature à leurs représentations du monde. Le D^r Répin, de l’Institut Pasteur, affirme par exemple dans *L’Opinion* (8 avril 1911) que « l’opposition que l’on constate entre les tempéraments des hommes du Nord et des hommes du Midi, est un fait d’ordre physiologique, comme la couleur des yeux ou la forme du crâne. Le cerveau des races dolichocéphales telles que les Anglo-saxons ou les Francs, est plus volumineux que celui des races brachycéphales, telles que les Latins et les Celtes. » Les cerveaux méridionaux seraient donc plus petits, moins portés à la réflexion, mais il s’y produirait un plus grand nombre de connexions, d’où la faconde et l’aisance de la parole.

Pour les auteurs marqués politiquement par le nationalisme le plus enflammé, le Méridional est le contretype du bon Français : il incarne l’ennemi intérieur, le visage d’une France détestée, l’exact négatif de l’idéal national sur lequel ils fantasment. Le Midi a tous les torts : celui du climat d’abord censé amollir les énergies viriles ; celui du ridicule, de l’esbroufe et du donquichottisme, de la passion du forum et donc du parlementarisme ; enfin, celui du républicanisme, du radicalisme et du socialisme qui conduiraient directement à l’antipatriotisme et à la vulnérabilité de la nation devant la menace allemande.

Loin de susciter « l’Union sacrée », la Grande Guerre, avec la présence des identités locales, fait resurgir les ethnotypes. Pendant le premier conflit mondial, la « haine » du Midi semble devoir être abordée à deux niveaux.

Le premier mécanisme se rapporte à la guerre comme mise en lumière de l’altérité. Le brassage induit par la mobilisation, les mouvements de troupes, l’éloignement des hommes de leurs « pays » traditionnels, accentue l’attachement identitaire sans gommer parfois la méfiance envers « l’étranger », géographique ou de classe, d’autant que les unités sont facilement mises en relation avec les différentes parties du territoire et les différents acteurs sociaux de la société française d’alors. Activer les stéréotypes permet de donner sens à ce qui nous entoure, et dans le cas des soldats issus des classes populaires, qu’ils soient Méridionaux ou non, c’est activer la séparation entre « nous » et « eux ». Ce partage permet de donner corps à sa propre existence, à sa propre identité. La guerre ne vient qu’accentuer ce phénomène.

Mais si ces stéréotypes dévoilent l’attachement aux identités locales, ils mettent aussi en perspective une lecture plus politique de la guerre, et en particulier la notion d’égalité. Les accusations portées par l’article de Gervais, tout comme la volonté des combattants méridionaux de les dénoncer, prennent tout leur sens dans ce souci de rendre crédible le discours républicain de l’égalité dans la défense des valeurs de la nation, de la France, ou de la République. Et pour le Méridional, comme pour les autres groupes régionaux, il s’agit d’être perçu comme politiquement à *égalité*. L’attente de cette égalité qui peine à se montrer ou qui subit de sérieux accrocs dans les tranchées est forte. Au-delà de l’expression abstraite de « l’Union sacrée », les combattants cherchent l’égalité de traitement et de reconnaissance qui n’existe pas entre officiers et soldats ou au sein du monde des officiers. Cette lecture politique et sociale de la guerre semble être un moyen pour comprendre aussi les crispations et la ruine du discours égalitaire d’après-guerre que tentent de soutenir les associations d’anciens combattants autour de l’idée d’une expérience commune transcendant les clivages sociaux.

Mais ces ethnotypes sont cependant loin d’être limités au seul exemple méridional et, de façon plus large, au seul exemple français. Ces clivages se retrouvent dans de nombreux pays.

En Italie, pays à l’unification récente, le Nord industriel raille le Sud rural et pauvre. À partir de la constitution du royaume unitaire, les citoyens du *Mezzogiorno* sont très souvent considérés par leurs compatriotes du Nord et du Centre de la péninsule comme à peine des Italiens et bien souvent des *terroni* (« culs-terreux ») peu capables de s’intégrer dans un nouvel État dont les centres vitaux sont éloignés.

En Espagne, où l’on est d’abord Catalan, Andalou, Castillan... avant d’être Espagnol, les haines régionales existent avec la même virulence. Si le *Levante* a quelque consistance, la force des régionalismes est telle qu’une séparation Nord/Sud n’a pu étayer les prétentions madrilènes à la centralisation – Madrid étant du reste située en plein centre. La région la plus rétive à l’intégration est sans contexte une Catalogne à la fois nordique et mieux développée. La pertinence improbable de la notion de Midi, si souvent invoquée, éclate bien à propos des Catalans et des Basques, moteurs économiques de l’Espagne, et englobés en France dans un *Midi* supposé voué à la stagnation économique et à l’archaïsme rural.

En Allemagne, pendant la Grande Guerre, les Prussiens sont perçus comme de mauvais combattants, les *Pfälzer* du Palatinat ne sont qu’un ramassis de menteurs selon les Bavaois, tandis que ces derniers sont pris pour des bons à rien par ceux du Palatinat. L’armée allemande repose par conséquent sur un tissu de fractures, la « petite patrie » devenant un refuge mental investi dans l’épreuve de la guerre. Ce qui révèle que la nation n’est finalement qu’une construction intellectuelle inventée par « ceux d’en haut » (les privilégiés, les lettrés...).

Interroger la place du Midi revient *in fine* à interroger la construction de l’État-nation. Et cette question mettant en valeur la particularité, l’omniprésence et parfois la dangerosité du Midi conduit à étudier, explorer les mécanismes, les structures qui sous-tendent les rapports identitaires à l’intérieur de l’élaboration et de la représentation de la Nation. Ne permet-elle pas aux différents groupes d’exister à des échelles plus faciles à appréhender pour les populations, mais avec la persistance des stéréotypes et des rejets possibles, notamment lorsque ces mêmes États traversent des difficultés ? « Notre étourderie vient du Midi », pense en effet Ernest Renan : « Si la France n’avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d’activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlementaires.⁴⁶ » Moins sévère que Renan, Maurice Barrès – pour qui le Midi a toutefois bien sa place dans le pays – trouve cependant que la France, en ayant été amputée de l’Alsace et de la Lorraine en 1871, a perdu l’élément d’équilibre que représentait le sérieux alsacien face à la griserie du Midi qui, désormais privé de contreponds, peut alors tirer facilement parti de cette situation.

⁴⁶ E. Renan, *op. cit.*

Comme une île, le Midi est lointain, exotique, inquiétant, voire violent ; le Méridional une sorte d’étrange étranger...

Bibliographie

- Amalvi C., Lafon A. & Piot C. (dir.), *Le Midi, les Midis dans la III^e République* (Nérac, 13 mai 2011), Nérac, Éditions d’Albret, 2012.
- Audoin-Rouzeau S. & Becker J-J., *La France, la Nation, La guerre : 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995.
- Bourlet M., Lagadec Y. & Le Gall E. (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Histoire »), 2013.
- Cabanel P., *Le tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Belin, 2007.
- Cabanel P. & Vallez M., « La haine du Midi : l’antiméridionalisme dans la France de Belle Époque », 2000 [<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00177753/>].
- Cochet F., *Survivre au front*, Paris, 14-18 Éditions, 2005.
- Dubasque F., « Armand Fallières, un Gascon en République », in *Actes du colloque « Un Lot-et-Garonnais à l’Élysée. Fallières en son temps »* (Agen/Mézin, 29/30 septembre et 1^{er} octobre 2006), Agen, 2007, p. 89-95.
- Estèbe J., « La République a-t-elle été gouvernée par le Midi de 1871 à 1914 ? », in *France du Nord et France du Midi*, Actes du 96^e congrès des sociétés savantes, Paris, éditions du CTHS, 1976, p. 189-196.
- Gombaud S., *Îles, insularité et îléité. Le relativisme dans l’étude des espaces archipélagiques*, thèse de doctorat de géographie (sous la direction de Jean-Louis Guebourg), Université de la Réunion, 2007.
- Lafon A., « Être camarade. Identité(s) et liens de sociabilité dans l’armée française (1914-1918) », in Bouloc F., Cazals R. & Loez A. (dir.), *Identités troublées. 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l’épreuve de la guerre*, Actes du colloque du CRID1418 « 1914-1918. Les identités sociales et nationales en guerre » (Laon/Craonne, 12/13 novembre 2010), Toulouse, Éditions Privat, 2011, p. 33-46.
- Lafon A., « Le Midi au front : représentations et sentiment d’appartenance des combattants méridionaux 1914-1918 », in Amalvi C., Lafon A. & Piot C. (dir.), *Le Midi, les Midis dans la III^e République* (Nérac, 13 mai 2011), Nérac, Éditions d’Albret, 2012, p. 257-280.
- Le Naour J-Y., « La faute aux “Midis” : la légende de la lâcheté des Méridionaux au feu », in *Annales du Midi*, t. CXII, n°232 : *spécial 1914-1918*, octobre/décembre 2000, p. 499-516.

- Le Naour J.-Y., *Désunion nationale. La légende noire des soldats du Midi*, Paris, Vendémiaire, 2011.
- Le Naour J.-Y., « L’invention du Midi : une anti-France », in Amalvi C., Lafon A. & Piot C. (dir.), *Le Midi, les Midis dans la III^e République* (Nérac, 13 mai 2011), Nérac, Éditions d’Albret, 2012, p. 143-154.
- Liens G., « Le stéréotype du Méridional vu par les Français du Nord », in *Provence historique*, fasc. 110, octobre/décembre 1977.
- Loez A., *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Folio-Histoire, 2010.
- Martel Ph., « Affreux, sales, méchants et de gauche : une certaine image des Méridionaux au XIX^e siècle », *Estudis occitans*, n°15, premier semestre 1994, p. 14-26.
- Martel Ph., *Les Félibres et leur temps. Renaissance d’oc et d’opinion (1850-1914)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux (coll. « Saber »), 2010.
- Maurin J., *Armée-Guerre-Société*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.
- Mistre M., *La légende noire. L’honneur volé des Provençaux par le feu et l’insulte*, Saint-Michel-l’Observatoire, C’est-à-dire Éditions, 2009.
- Pellegrinetti J.-P., « Langue et identité : l’exemple du corse durant la Troisième République », in *Cahiers de la Méditerranée*, 66, 2003, p. 265-277.
- Ségalant L., « 1914 : une campagne orchestrée contre les soldats méridionaux ? », in Amalvi C., Lafon A. & Piot C. (dir.), *Le Midi, les Midis dans la III^e République* (Nérac, 13 mai 2011), Nérac, Éditions d’Albret, 2012, p. 281-304.
- Seillan J.-M., « Nord contre sud. Visage de l’anti-méridionalisme dans la littérature française à la fin du XIX^e siècle » [www.revel.unice.fr/loxias/document/html].